

L'objection préjudicielle "Intraduisible" ... vous avez dit "intraduisible" ?

François OST

Facultés universitaires Saint Louis, Bruxelles

ost@fusl.ac.be

Tout qui aborde en terre de traduction est confronté, à un moment ou un autre, à l'objection préjudicielle - qui pourrait bien s'apparenter aux énigmes mortifères de la Sphinge - de l'intraduisibilité. Sans doute cela participe-t-il du destin malheureux de la traduction, à laquelle on semble toujours accorder trop ou trop peu, ne parvenant jamais à en prendre l'exacte mesure. Tantôt, en effet, on semble suggérer qu'elle va de soi, qu'elle ne pose aucun problème spécifique ; à la limite on pourrait s'en remettre à des machines traduisantes pour une opération aussi immédiate et automatique que le serait un traitement de texte. D'où l'effacement et la modestie attendus du traducteur. Mais tantôt, à l'inverse, on postule l'impossibilité de la traduction et on n'a pas de mots assez sévères pour condamner les traducteurs - ces "traîtres" - qui s'y risquent. Dans les deux cas, la traduction est liquidée, et effacés les traducteurs.

Ainsi donc, dès qu'il s'agit de traduire autre chose que des informations courantes - des bulletins météo ou des informations aux voyageurs (encore que ces dernières réservent parfois des surprises, comme ces " bureaux d'objets perdus" qui deviennent plus logiquement, en italien, des " bureaux d'objets trouvés" , et en anglais, des "bureaux d'objets perdus et trouvés") - on serait confronté à l'objection préjudicielle de l'intraduisibilité. Injonction tétanisante, menace de mort; tout-à-l'heure c'était: "Circulez, il n'y a rien à voir", voilà maintenant que c'est : " Halte, on ne passe pas; terrain miné". Il n'est plus question alors de "tâche" du traducteur, comme le pensait W. Benjamin, dans le plus célèbre article de toute la littérature traductrice ¹ - laissant entrevoir au traducteur inspiré quelque chose comme le paradis du " pur langage" - , mais d'échec, d'abandon ou de capitulation, avec, en prime l'assignation à l'enfer des critiques . Paul De man, qui fait cette observation, joue ici habilement sur l'ambivalence du terme allemand *Aufgabe* qui signifie aussi bien "tâche" qu'"abandon"² (mais, demandera-t-on avec un brin de malice, son habilité de traducteur ne se manifeste-t-elle pas précisément dans son jeu subtil avec ce vocable allemand qui parvient à signifier à la fois l'aporie et la promesse de la traduction ?).

¹ W.BENJAMIN, *Die Aufgabe des Übersetzers*, Introduction à une traduction de Charles Baudelaire, *Tableaux parisiens*, Heidelberg, 1923 ; trad. fr. M.de Gandillac, *La tâche du traducteur*, in W.BENJAMIN, *Oeuvres*, vol.I, Paris, Denoël, 1971, p.261-275.

² P. de MAN,

Tout comme Zénon pouvait soutenir l'impossibilité du mouvement, de même tient-on ici pour l'impossibilité principielle de la traduction : pas plus qu'Achille ne parviendra jamais à rattraper la tortue, pas plus le plus vif des traducteurs ne pourra rejoindre l'auteur du texte original. Cette thèse s'autorise des acquis, largement irréversibles, de ce qu'il est convenu d'appeler le " tournant linguistique". Ainsi H. Putnam peut désormais écrire : " les signes ne correspondent pas intrinsèquement à des objets (...). Les objets n'existent pas indépendamment des cadres conceptuels. C'est nous qui découpons le monde en objets lorsque nous introduisons tel ou tel cadre descriptif " ³. De là la conclusion tirée quant à l'impossibilité de traduire des langues dont les réseaux conceptuels ne se recouvrent guère.

Mais de même que les paradoxes de Zénon d'Elée ont toujours suscité la controverse et ont fait l'objet de vives réfutations de son vivant même (à commencer par celle de Diogène qui, en avançant résolument d'un pas, prouvait le mouvement en marchant), de même la thèse de l'intraduisibilité ne cesse d'être combattue. Ainsi, par exemple, J.-M.Ferry, qui s'attaque à son postulat de base : " La supposition de grammaires profondes non linguistiques permet d'ébranler un certain absolutisme du langage. Contrairement au postulat de base du " paradigme linguistique", les limites de la langue ne sont pas les limites de notre univers. Non seulement nous avons besoin d'admettre une réalité irréductible au langage et, partant, une transcendance du monde objectif par rapport à notre univers linguistique, mais notre idée de vérité ne se laisse pas davantage ramener aux dispositions contingentes du langage, sorte d'a priori sémantique censé préjuger une vision du monde chaque fois différente suivant l'époque et la culture " ⁴.

Mais comme à leur tour les prétentions des grammaires universelles et autres descriptions des universaux linguistiques restent toujours en deçà de leurs promesses, le débat ne cesse de rebondir.

Avant de s'y engager résolument, on tentera au préalable d'en déminer quelques secteurs. On pourrait par exemple, en guise de mise en train, suggérer que dans certains cas il s'agit moins d'intraduisibilité que de difficulté ou d'impossibilité de transférer une oeuvre dans une autre communauté culturelle. Dans ce cas, le débat se déplace de la linguistique à l'histoire culturelle (cf. supra les observations développées dans le chapitre " Autrement dit") et tient moins dans une difficulté technique que dans le choix de ne pas traduire. Certaines cultures ne semblent pas "mûres" pour entendre telle ou telle oeuvre étrangère ; longtemps elles patienteront à la frontière, certaines ne la franchiront jamais. D'autres encore, qui l'auront franchie comme clandestinement, seront finalement refoulées, jugées décidément inassimilables. "Les membres d'une communauté culturelle ne

³ H. PUTNAM, *Raison, vérité et histoire*, traduit par A.Gerschenfeld, Paris, 1984, p. 64.

⁴ J.-M.FERRY, *Les grammaires de l'intelligence*, Paris, 2004, p.15.

traduiront que ce qui est compatible avec l'horizon d'ouverture de leur conscience historique", écrit R. Rochlitz⁵.

Une autre manière de désamorcer certaines difficultés consistera à distinguer les cas dans lesquels l'intraduisibilité procède d'une limite intrinsèque du langage ("on ne *sait* pas traduire cela"), des hypothèses différentes où l'intraduisibilité résulte d'un interdit ("on ne *peut* pas traduire cela"). On rappellera à cet égard que toute cette problématique est d'origine religieuse et trouve sa source dans le caractère sacré de la Révélation ou de l'Écriture ou de la Recitation qu'il serait sacrilège de transposer dans une langue autre que celle de son divin Auteur. L'interdiction est rigoureuse pour le Coran, elle est surmontée en ce qui concerne la Bible, mais on trouve encore dans le *Talmud* l'écho de la fable selon laquelle les Anges auraient pleuré lorsque les Livres saints furent traduits en grec.

Participe de cette volonté d'ériger comme un tabou protecteur contre la profanation traductrice, la stratégie consistant à sacraliser certaines langues et certains textes, - ainsi les Présocratiques, et la langue grecque en général, dans les écrits de Heidegger, avec cependant une exception pour l'allemand, ou plutôt l'allemand ressourcé aux étymologies grecques que lui-même pratique, en grand-prêtre du culte du *logos* originaire. Dans pareils cas, plus fréquents qu'il n'y paraît dans toutes sortes de chapelles, on serait confronté à une manière de volonté de *se rendre intraduisible* ou de *garantir l'intraduisibilité*. On confine ici au fantasme du langage privé ou de l'herméneutique cryptée, cabalistique, qui procède de tout autre chose que des rapports énigmatiques qui se tissent entre les mots, les choses et les idées. Cette tentation est régressive et procède souvent de la confusion entre profondeur philosophique et impression d'indicibilité ou encore de la suggestion d'une plongée dans l'ineffable en lieu et place d'une authentique parole poétique.

Parfois encore le thème de l'intraduisibilité semble être utilisé comme une arme polémique contre les traductions des autres, de façon à se garantir à soi-même le monopole d'accès à l'œuvre convoitée. En dépit de l'admiration que suscite la plupart de ses pages, c'est semble-t-il, un reproche que l'on peut adresser à Henri Meschonnic aux yeux duquel *aucune* traduction de la Bible en français ne trouve grâce. Il conviendra donc, chemin faisant, de garder en mémoire ce rôle polémique - et donc souvent surfait - de la prétendue intraduisibilité.

On peut aussi - et c'est une troisième manière de dédramatiser, en tout cas de désontologiser, notre problématique- soutenir avec G. Genette que il n'est pas tellement question de traductions impossibles que de traductions *dommageables*. " Il vaudrait mieux", écrit-il, "distinguer non entre textes traduisibles (il n'y en a pas) et textes intraduisibles, mais entre textes pour lesquels les défauts inévitables de la traduction sont dommageables (ce sont les littéraires) et ceux pour lesquels ils sont négligeables : ce sont les autres, encore qu'une bévue dans une dépêche diplomatique ou une résolution internationale puisse avoir des conséquences

⁵ R.ROCHLITZ, *Le traduisible et l'intraduisible*, in *Encyclopédie philosophique universelle, IV, Le discours philosophique*, volume dirigé par J.-F.MATTEI, Paris, PUF, 1998, p.1018.

fâcheuses" ⁶. En somme, il s'agirait de substituer une alternative pratique (traduction dommageable/traduction acceptable) à une alternative théorique (traduction impossible/traduction possible). C'est exactement la voie de bon sens que propose Paul Ricoeur, peu désireux de se perdre dans ce qu'il qualifie d'"impasse spéculative" - une aporie que réfute quotidiennement les nombreuses traductions, dont toutes ne se soldent pas par un échec. Nous devrions donc troquer une "alternative ruineuse" (ou bien les langues sont radicalement différentes et on ne peut traduire, ou bien on peut traduire et alors toutes les langues se ramènent à une seule) contre une énigme ("quelle est cette activité, "théoriquement incompréhensible", mais "effectivement praticable" ?) ⁷.

On pourrait encore invoquer deux autres considérations susceptibles de relativiser le problème qu'on aborde (faut-il qu'il soit ardu que l'on doive à ce point multiplier les précautions liminaires !). Ces deux considérations résultent de notre travail préalable de clarification de ce que "traduire veut dire".

On observera, tout d'abord, que si la traduction s'entend d'un mouvement, d'un processus continu et pas seulement d'un produit statique, l'intraduisibilité peut être comprise moins comme une condamnation définitive que comme l'injonction à poursuivre sans fin le travail de traduction - ce qu'atteste empiriquement la succession des retraductions, dont chacune prend appui sur les précédentes (même et surtout lorsqu'il s'agit de s'en détacher).

On observera ensuite que si la traduction est interne aussi bien qu'externe - si elle caractérise les échanges langagiers déjà au sein de la même langue, le "*non possumus*" s'en trouve sans doute généralisé, mais aussi singulièrement relativisé. Car s'il était vraiment radical, nous ne pourrions même pas échanger, *en français*, sur sa plus ou moins grande pertinence. Comme beaucoup de thèses excessives, celle de l'intraduisibilité pourrait bien s'avérer auto-réfutante. Et ce qu'elle révèle en creux c'est que la difficulté, très réelle, concerne le langage en général et pas exclusivement les hypothèses de contacts inter-linguistiques. "Qu'entendez-vous par là ?", est une question que suscite la moindre adresse, et pas seulement celle de l'étranger.

Il reste que il ne faudrait cependant pas se donner la tâche trop facile, et à force de multiplier les garanties et les assurances, verser peu à peu dans l'illusion inverse de l'omni-traduisibilité. Aussi, avant de s'engager sur le terrain miné, convient-il d'en prendre l'exacte mesure. Par exemple en relevant les multiples causes de la prétendue intraduisibilité.

Au niveau des *mots*, s'observe déjà la non-superposabilité des différentes combinatoires linguistiques : celle des découpages phonétiques et articulatoires (si importants pour rendre la musique de la poésie, par exemple, sans parler même de l'accentuation des textes, parfois en vue de leur cantilation, comme Meschonnic le rappelle souvent à propos de la Bible massorétique), celle des

⁶ G. GENETTE, *Palimpsestes*, *op.cit.*, p.295.

⁷ P.RICOEUR, *Le paradigme de la traduction*, *op.cit.*, p.128-129.

systèmes lexicaux (reposant sur des jeux d'oppositions et de différences qui ne coïncident jamais totalement d'une langue à l'autre), celle des arrangements syntaxiques (également fort différenciés, à propos des temps verbaux, par exemple, et de la position d'un événement dans le temps). Autant de découpages différents du réel. Mais la communication ne se limite pas aux mots ; elle tient également dans des *phrases* qui recomposent, de façon également très variable, ces messages qu'un locuteur adresse à un interlocuteur à propos du référent visé. Ces phrases (dont Benvéniste notait qu'elles étaient la première unité de langage signifiant plutôt que le mot), disent, de façon chaque fois spécifique, le rapport qu'il s'agit d'établir entre le sens attesté et le référent visé. Et au-delà, comment chaque langue module son rapport au réel, au possible, au virtuel, à l'irréel; comment chacune se laisse plus ou moins féconder par l'utopie, le mystère, l'indicible ou s'accroche plutôt aux certitudes de la matérialité.

Mais l'intraduisible n'en reste pas là : il gagne encore un troisième niveau, le plus décisif : celui des *discours* et des *textes*; ce sont eux, les textes et les discours, que travaillent les traducteurs, et non les phrases et les mots, qui viennent seulement après, au terme d'une série de précompréhensions et de choix traductifs plus globaux. A ce niveau se confrontent les oeuvres, les genres, les styles, les niveaux de langue, mais aussi les "âges de l'écriture" (comment rendre en français actuel une locution dont l'effet était délibérément archaisant sous la plume de Rabelais déjà ?), les interférences d'autres langues (comment rendre, dans une traduction anglaise, le discours truffée d'anglicismes d'une marquise italienne anglophile ?), les renvois intertextuels, les néologismes, les jeux de mots, les rythmes, les accents, le ton - tout ce qui fait la particularité d'une oeuvre et le style d'un auteur . Il s'agit-là du niveau herméneutique général, où se confrontent des *visions du monde* différenciées, parfois hétérogènes, et dont les particularités percolent jusqu'au plus modeste découpage sémantique ou au plus anodin des arrangements syntaxiques, à moins qu'elles n'en procèdent elles-mêmes⁸.

Tel est le défi de l'intraduisibilité ; tel est aussi le pari de la traduisibilité.

Le défi de l'intraduisibilité.

Aristote aurait-il pu écrire en swahili ? Newton aurait-il pu établir ses lois physiques dans la langue des Hopis ? Impossible, car ces langues *déterminent* une vision du monde étrangère à leurs constructions. La langue préforme un univers dont nous pensons *ensuite* les régularités; les mots ne sont pas des outils à notre disposition pour exprimer une pensée purement idéelle, ils sont la matière même de cette pensée. De sorte que le constat empirique de l'infinie variété des

⁸ Sur tout ceci, cf. B.CASSIN, *Le statut théorique de l'intraduisible*, in *Encyclopédie philosophique universelle*, op.cit., p.1002 s.; P.RICOEUR, *Un passage : traduire l'intraduisible*, op. cit., p.54 s.

formes d'expression parmi les peuples doit bien nous amener à conclure à l'irréductible diversité des visions du monde.

Tel est l'enseignement qui se dégage de *certaines* formulations de W.von Humboldt (nous en donnerons d'autres, qui les nuancent) qu'on invoque à l'appui de la thèse de l'intraduisibilité. " La pensée n'est pas simplement dépendante en général de la langue, mais elle est également déterminée, jusqu'à un certain degré, par chaque langue particulière". Et encore : " Ce serait une illusion insensée d'imaginer que l'on puisse sortir (...) du cercle défini et délimité de sa propre langue". Ou encore : " l'idée, recevant de lui (du mot) une détermination, se trouve prise dans certaines limites"⁹. De proche en proche, cette sorte de détermination finit par affecter toute la langue, de sorte que c'est l'ensemble des perceptions du monde qui en reçoit sa coloration spécifique. On en déduira que les langues ne sont pas tant des instruments destinés à représenter une vérité déjà connue , mais plutôt un moyen d'explorer et de développer une vérité encore inconnue.

Ces idées, passant par *La philosophie des formes symboliques* d'Ernst Cassirer , déboucheront sur l'ethno-linguistique d'Edward Sapir ("le langage, en tant que structure, constitue par son aspect intérieur, le moule de la pensée"¹⁰ ; "les mondes où évoluent des sociétés différentes sont des mondes distincts , et pas seulement le même monde sous d'autres étiquettes " ¹¹) et de Benjamin Lee Whorf, pour donner naissance à ce qu'il est convenu d'appeler "l'hypothèse Sapir-Whorf". Observateur attentif des langues les plus diverses, Whorf s'emploie inlassablement à confirmer les thèses de von Humboldt selon lesquelles nos structures linguistiques guident nos perceptions et déterminent nos raisonnements. C'est dans les innombrables variétés de constructions grammaticales et la panoplie bigarrée des outils lexicaux qu'il faut chercher l'absence d'uniformité des catégories mentales, de temps et d'espace, notamment , qui structurent notre expérience du monde. Ainsi , par exemple, la langue des Hopis d'Arizona semble prédisposée à accueillir les objets "paradoxaux" de la mécanique quantique et l'espace à quatre dimensions de la relativité, alors que la métaphysique sous-jacente à notre langue nous assigne à un espace infini et statique à trois dimensions et à une progression temporelle ininterrompue¹².

Whorf qualifie de "*cryptotypes*", ces notions enfouies et fuyantes, ne répondant à aucun terme précis, mais qui déterminent en sous-main toute une syntaxe implicite et la font passer au stade de l'expression articulée. Ce sont précisément ces "*cryptotypes*" qui cadrent chaque vision du monde particulière et qui résistent

⁹ W. von HUMBOLDT, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, traduit par D.Thouard, Paris, Seuil (Points, essais), 2000, p.95.

¹⁰ E.SAPIR, *Le langage. Introduction à l'étude de la parole*, traduit par S.M.Guillemain, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2001 (éd. anglaise : 1921), p. 31.

¹¹ ID., *Linguistique*, Paris, Ed. de Minuit, 1968, p.228.

¹² En ce sens, G. STEINER, *Après Babel, op.cit.*, p.141, citant B.L. WHORF, *Language, Thought, and Reality*, éd. John B. Carroll, Cambridge, Mass., 1956, p.252.

à la traduction; en aurait-on l'intuition, qu'on ne trouverait pas, dans une autre langue, d'équivalent adéquat. D'où les critiques acérées de Whorf à l'encontre de la myopie de la pensée, philosophique et linguistique, traditionnelle, qui ne cesse d'ériger en modèle universel ce qui n'est jamais que la généralisation d'un vocabulaire particulier.

Dans la même ligne, L.Bloomfield pût soutenir que les Grecs, ne considérant qu'une seule langue, la leur, firent des observations linguistiques qu'ils croyaient pouvoir formuler en termes philosophiques à valeur universelle¹³. Plus tard E.Benveniste confirmera cette analyse : Aristote n'aurait rien fait d'autre que de transformer en catégories logiques les catégories propres à la langue grecque¹⁴.

Ces thèses sont aujourd'hui largement assumées par la linguistique et la philosophie du langage. Conduisent-elles nécessairement à la conclusion de l'impossibilité de passer d'une langue à l'autre ? Et doivent-elles recevoir une formulation aussi radicale ? On peut en douter, déjà en se livrant à une lecture plus attentive des analyses de Humboldt lui-même. Tout d'abord, l'éminent linguiste s'avère plus nuancé qu'on veut bien s'en souvenir; ainsi c'est seulement " jusqu'à un certain degré " que " la pensée est déterminée par chaque langue particulière " ¹⁵. Ensuite, il note que les groupes de locuteurs, s'ils ont hérité des langues qu'ils parlaient, ont eu aussi " à réorganiser ce qu'ils trouvaient et à en faire usage " ¹⁶, ce qui témoigne dans leur chef d'une certaine capacité de se libérer du moule linguistique pour lui imprimer une forme nouvelle. Enfin, et ceci nous paraît décisif, Humboldt, qui aura été avant tout le pionnier de la linguistique comparée, ne renonce en aucune façon à l'exploration de ce qu'il qualifie de " l'ensemble du connaissable " qu'il situe " tel le champ que doit labourer l'esprit humain, entre toutes les langues, indépendamment d'elles, en leur centre " ¹⁷. Sans doute, l'homme ne peut s'approcher de ce domaine " purement objectif " que par des voies subjectives (son propre mode de connaître et de sentir), mais, dans cette quête, son " deuxième effort (quand même ce serait seulement la substitution d'une subjectivité linguistique à une autre) sera d'abstraire à nouveau le subjectif et d'en extraire l'objet aussi pur que possible " ¹⁸. Le moins que l'on puisse dire est que la porte n'est pas fermée à la traduction; le déni se transformerait-il en défi, et le défi en pari ?

Le pari de la traduisibilité.

¹³ L.BLOOMFIELD, *Language*, 2^e éd. Londres, Henderson & Spalding, 1955, p.5.

¹⁴ E.BENVENISTE, *Catégories de pensée et catégories de langue*, in *Problèmes de linguistique générale*, t.I, Paris, Gallimard, 1966, p.70.

¹⁵ *Op.cit.*, p.95.

¹⁶ *Ibidem*, p.99.

¹⁷ *Ibidem*, p.101.

¹⁸ *Ibidem*, p.103.

Est-il possible de répondre à "l'objection préjudicielle" autrement que de la manière pragmatique dont Diogène réfutait le paradoxe d'Achille et de la tortue ?

Peut-on faire plus que se contenter d'affirmer que la traduction doit bien être possible puisqu'elle a toujours existé ?`

Sans doute. Les arguments, du reste, se multiplient, sans nécessairement emporter la réfutation de la thèse adverse (c'est le propre d'une antinomie de confronter deux thèses opposées et pourtant vraies, chacune dans sa sphère : " la traduction est possible"; " la traduction est impossible"; c'est le cas aussi des paradoxes qui nous mettent en présence d'une chose à la fois nécessaire et impossible; nous apprenons alors qu'ils ne demandent pas à être liquidés , mais plutôt " traités" : il faut s'en accommoder et gérer la tension qu'ils provoquent).

Le premier argument est spéculatif et porte au coeur du problème; il consiste à soutenir que la raison n'a jamais été prisonnière des cadres langagiers qu'elle emprunte: " toute expérience cognitive peut être rendue et classée dans n'importe quelle langue existante", affirme R. Jakobson ¹⁹. Pour l'éminent linguiste, l'absence d'outils linguistiques correspondants dans la langue de sortie n'est jamais un obstacle à la traduction; toujours existe-t-il quelque expédient qui permettra la transmission de la totalité de l'information conceptuelle contenue dans l'expérience de départ. Ainsi une forme duelle dans la langue A se traduira dans la langue B, qui ne connaît pas cette forme, par un adjectif numéral : " deux frères". Multipliant les exemples de ce genre, Jakobson en vient à soutenir que " dans sa fonction cognitive, le langage dépend très peu du système grammatical(...) l'aspect cognitif du langage , non seulement admet mais requiert , l'interprétation au moyen d'autres codes, c'est-à-dire la traduction. L'hypothèse de données cognitives ineffables ou intraduisibles serait une contradiction dans les termes" ²⁰.

Ce qui rend possibles ces affirmations, c'est la capacité du langage à se prendre pour objet de lui-même; sautant en quelque sorte par dessus ses propres épaules, il présente une étonnante capacité réflexive (unique parmi tous les systèmes sémiotiques) qui entraîne le dédoublement entre un langage-objet et un méta-langage. Autrement dit, il est toujours en mesure, non seulement de s'auto-réguler, mais aussi, chemin faisant, de traiter des difficultés d'expression, de compréhension et de communication qu'il rencontre. De ce point de vue, l'*intraduisible* ne signifie jamais l'*inintelligible*; en général, les traducteurs s'expliquent aisément sur leurs difficultés dans des "notes du traducteur" très explicites. Loin de nous enfermer dans un code unique, la grammaire de la langue que nous pratiquons nous offre à chaque instant la possibilité de nous en affranchir, de saisir ce qui nous est d'abord étranger, de faire comprendre ce qui suscitait le malentendu, et finalement d'intégrer dans notre discours ce qui d'abord lui échappait. Et Habermas, qui développe ces considérations, de conclure : " le

¹⁹ *Aspects linguistiques de la traduction, op.cit.*, p.81.

²⁰ *Ibidem*, p. 84.

relativisme des visions linguistiques du monde et la monadologie des jeux de langage sont l'un et l'autre de pure apparence" ²¹. Sans doute, le contact entre idiomes différents, de même du reste que la communication quotidienne au sein de notre propre langue, font surgir des situations où l'entente intersubjective se dérègle; c'est à ce moment qu'apparaît le besoin de traduction. Mais celle-ci est aussi dialectique que l'était la frontière ou la limite pour Hegel : elle est à la fois ce qui sépare et ce qui relie; la conscience d'une différence (la simple substitution " mot à mot" est inopérante), mais aussi le moyen de la surmonter (on pourra rendre l'idée en d'"autres termes").

En définitive, c'est une certaine conception "souverainiste" et quelque peu platonicienne de la raison qui sous-tend cet argumentaire. Une raison , sans doute solidaire des possibilités et limites du langage, mais totalement affranchie des contingences inhérentes aux langues particulières : " la raison", écrit Habermas, "n'a cessé d'être incorporée au langage et de transcender ses langues depuis toujours dans leur diversité; la raison ne vit dans le langage qu'en anéantissant les langues particulières, seul moyen pour elle de prendre corps" ²². Plus loin, il sera encore question d'"unité transcendantale de toutes les langues" (qui permet de concevoir leur inter-traduisibilité), et de la nécessité de surmonter leurs " scories" (ce qui n'est cependant possible qu'en passant d'une particularité - d'une langue - à l'autre, de sorte que l'acte de traduire ne livrera qu'une " universalité intermittente", comme une éclaircie apparue entre les langues).

Il y aurait beaucoup à objecter à ces analyses de Jakobson et Habermas, du moins dans leur radicalité : la conception du langage comme communication , la théorie de la traduction comme recherche de synonymes, la réduction de la signification à des contenus cognitifs invariants et universellement transférables...²³ Comme si, en définitive, la traduction était une opération métalinguistique, idéale, purement cognitive. Le problème, c'est qu'on ne s'affranchit pas si aisément des pesanteurs (et, de notre point de vue, des richesses) de la langue. Jakobson le sait bien du reste, qui ne tarde pas à faire des concessions importantes.

Ainsi, pour traduire correctement en russe la phrase anglaise *I hired a worker* ("J'engageai(s) un ouvrier/une ouvrière") le traducteur aura besoin d'informations complémentaires quant au sexe de la personne engagée et au temps du verbe - choses que l'anglais peut laisser dans l'indétermination. La multiplication de ces choix pourrait alors conduire, note lucidement le linguiste, à des divergences importantes, de sorte que " une série de traductions successives d'une même phrase isolée, de l'anglais en russe et vice versa, pourrait finir par priver complètement un tel message de son contenu initial" - et l'auteur de prendre à

²¹ J.HABERMAS, *Logique des sciences sociales et autres essais*, traduit par R.Rochlitz, Paris, PUF, 1987, p.186.

²² *Ibidem*, p.187.

²³ Cf. notamment S .BORUTTI, *Théorie et interprétation. Pour une épistémologie des sciences humaines*, Editions Payot, Lausanne, 2001, p. 90 s.

son compte la comparaison de cette situation avec " une série circulaire d'opérations de change défavorables" ²⁴. A fortiori, concède encore Jakobson, ce risque affecte-t-il le domaine des plaisanteries, des rêves et de la poésie où "les catégories grammaticales ont une teneur sémantique (il veut dire : symbolique) élevée". Ainsi, par exemple, à propos du symbolisme des genres grammaticaux (ceux du soleil et de la lune, notamment, très variables d'une langue à l'autre) qui peuvent jouer des tours au traducteur.²⁵ Voilà donc le débat relancé.

Un deuxième argument de nature à valider le pari de la traduisibilité consiste à noter la nature foncièrement dynamique et évolutive du langage. Certes, Whorf avait raison de le souligner, la langue organise notre vision du monde ; est-ce à dire pour autant qu'elle la fixe définitivement ? N'est-ce pas là, en définitive, la véritable faiblesse de la thèse relativiste : ne considérer que l'action de la langue sur le monde, sans prendre en compte le mouvement inverse qui va du monde à la langue ? Est-il incongru de penser que , dans certains cas au moins, l'expérience des choses entraîne in bougé dans notre façon de les dire ? Dès lors, G. Mounin est-il dans le vrai lorsqu'il écrit : " la thèse selon laquelle les langues découpent inexorablement (la formule est de Whorf) l'expérience que nous avons du monde n'est méthodologiquement vraie que sur le plan d'une analyse synchronique" ²⁶.

En conséquence, loin d'être un constat absolu et définitif, l'intraduisible apparaît comme une situation relative, variable en fonction des possibilités, elles-mêmes évolutives, de compréhension des langues en présence et des cultures qui leur sont sous-jacentes. C'est une loi de base de l'herméneutique : toute compréhension est engagée dans le temps, de sorte qu'on n'arrête pas de refaire les traductions.

Certes, les locuteurs sont-ils les héritiers du langage qu'ils mettent en oeuvre; mais ils en sont aussi les artisans, toujours susceptibles de lui imprimer des directions nouvelles, sans quoi nous serions condamnés à répéter indéfiniment les mêmes choses dans les mêmes termes. Une langue n'est pas seulement un code, mais aussi un outil heuristique, une machine à explorer le monde. L'horizon d'un langue est sans doute ce qui la borne, mais il est aussi ce qui lui permet d'anticiper ce qu'elle n'est pas, et donc de déjà commencer à le dire. Aussi bien , envisagé comme performance collective et historique, la langue ne cesse d'évoluer; elle opère un incessant travail d'auto-transformation qui soumet ses catégories à un remaniement constant, lent sans doute, imperceptible à l'échelle synchronique, mais très réel cependant. Cette capacité de révision, de flexibilité et d'adaptation, au contact notamment d'autres langues, est même une des caractéristiques les plus intéressantes des langues naturelles.

Qui n'a fait , par ailleurs, l'expérience d'un certain échec de l'expression, avec le sentiment de ne pas disposer des termes pertinents pour rendre compte de l'expérience que l'on vivait ? N'est-ce pas un indice supplémentaire de la non-

²⁴ R.JAKOBSON, *op.cit.*, p.83-84.

²⁵ *Ibidem*, p.84-85.

²⁶ G.MOUNIN, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard (Tel), 1963, p.276.

coïncidence absolue entre structure de la langue et ordre du monde ? Enfin, et à l'inverse, il nous est parfaitement possible de continuer à nous exprimer dans un langage ancien et inadéquat, tout en nous détachant mentalement de la vision du monde que celui-ci suggère. Ainsi continuons-nous à affirmer que le soleil *se lève* le matin, et qu'il *se couche* le soir, alors même que nous avons fait notre deuil des théories géocentriques²⁷.

Ces arguments ne doivent pas pour autant nous amener à renouer avec le modèle d'une raison souveraine, transcendant, comme des "scories", les langues naturelles; à tout le moins relativisent-ils le déterminisme absolu que Whorf leur prête, et nous conduisent-ils à admettre la possibilité d'une marge de jeu en leur sein. C'est dans ce "milieu" (à la fois *entre* les langues et *au sein* de chacune d'elles, parcours de Möbius sur l'intérieur/extérieur des langues) que les significations se font valoir, s'éprouvent, se testent, se comparent, s'échangent et parfois se fécondent. C'est sur cette ligne de crête que se risque la traduction; pas plus assurée de son succès que le dire lui-même, mais aussi impérieuse, entêtée et nécessaire que lui.

Le pari en faveur de la traductibilité ne repose pas seulement sur des arguments aussi spéculatifs; il s'autorise aussi de certains traits de la traduction elle-même. Il est certain que si celle-ci s'opérait exclusivement entre systèmes linguistiques (dont on a énuméré les divers plans de combinatoires), on serait confronté à une incommensurabilité problématique. Mais précisément, c'est entre des textes et des fragments de discours qu'elle opère et non entre des entrées de dictionnaires ou des formules syntaxiques²⁸. Sur ce plan plus global (on pourrait parler de "contextes"), le traducteur pourra élaborer des hypothèses quant à la signification générale du propos, que chaque élément particulier devra (in-)valider. Des scénarios interprétatifs s'élaborent ainsi, qui ne tiennent pas tellement à un sens idéal non langagier qu'à la solution (provisoire) d'une énigme que chaque élément du discours est appelée à corroborer ou à infléchir. On pourrait même dire que le traducteur opère ici à l'aide d'une double globalité : une première, purement linguistique, qui tient au fait que chaque composante de la langue (sons, accents, sens lexicaux, valeurs syntaxiques) ne prend sens que de sa position différentielle au sein d'un système, et puis une seconde, qui l'aide à surmonter les écueils du premier niveau, et qui relève de la plausibilité de l'histoire globale qu'évoque le texte traduit.

Et s'il est vrai, comme le répète inlassablement U.Eco, que la traduction est une négociation, alors certaines pertes encourues au premier niveau (l'impossibilité de rendre telle flexion grammaticale, l'absence de substitut de telle nuance sémantique, la difficulté de reproduire tel rythme haletant, ...), pourront peut-être se compenser quelques phrases plus loin par la grâce d'une tournure de

²⁷ En ce sens, Z.S.HARRIS, cité par G. Mounin, *op.cit.*, p.57.

²⁸ En ce sens, U.ECO, *Dire presque la même chose*, *op.cit.*, p. 42.

substitution , accordée au scénario traductif qui se dégage progressivement du texte envisagé comme un tout.

Il est vrai que d'autres difficultés apparaissent, cette fois au niveau de la phrase et du discours. Rien n'assure, en effet, la commensurabilité des visions du monde qui s'observent des deux rives de la traduction, si du moins on veut faire droit à la radicalité de l'hypothèse de "Sapir-Whorf" qui précisément souligne le lien entre formes linguistiques et mondes conçus. Il reste qu' on pourrait faire ici l'hypothèse que l'écart qui se creuse à ce niveau est sans doute moins fréquent et systématique que celui qu'on observe entre les particularités linguistiques proprement dites. On accordera par exemple qu'entre langues européennes, au demeurant très diversifiées, la vision du monde n'est certainement pas aussi hétérogène qu'entre le français et le chinois, par exemple. Ici encore, un patient travail d'archéologie culturelle devrait permettre de relativiser des positions reposant sur une dramatisation philosophique excessive.

Par ailleurs, il n'est pas interdit de penser que ces difficultés, apparues au niveau " macro", pourraient parfois - à l'inverse de ce qui se passait tout-à-l'heure - se résoudre par l'extrême attention prêtée au niveau " micro". Il arrive qu'un mot, une paronomase, une accentuation particulière , même si ils ne trouvent pas d'équivalent dans la langue d'arrivée, mettent très efficacement sur la piste de l'hypothèse traductrice générale : lire, à voix haute et en grec ancien, les premiers vers de l'Iliade donne une idée assez précise de ce que peut être le genre épique, alors même qu'il est très éloigné de notre présent post-moderne.

Même la poésie, pourtant réputée " intraduisible", pourrait être évoquée par les tenants du " pari traductif". C'est le cas de H.Meschonnic qui considère " qu'il n'y a pas d'intraduisible. Il y a seulement un problème de la théorie du langage qui est à l'oeuvre dans l'acte de traduire" ²⁹. Ainsi, si l'on aborde la traduction d'un poème à l'aide de la théorie binaire et close du signe, on le ramène, soutient-il, à un énoncé , on s'enferme dans les distinctions ruineuses du signifiant et du signifié, on croit saisir le sens, mais comme on laisse filer le rythme on perd le poème en chemin... " après viennent les larmes de crocodile de l'intraduisible" ³⁰. Rendre justice au poème (et donc le traduire), c'est mesurer " ce qu'il fait au langage", mesurer le choc que ses mots, son rythme, son mouvement impriment aux significations convenues, déjà dans sa propre langue. Comprendre comment il présuppose, mais déplace aussi, et donc d'une certaine façon, conquiert l'indicible qui précisément permet de parler. Dans ces conditions, l'intraduisible n'est pas la mort du poème, la frontière extérieure au-delà duquel il s'évanouit; il est au contraire son possible le plus propre, la frontière intérieure qui le met en mouvement. L'énergie (la langue comme *energeia* et non comme *ergon*) que le bon traducteur s'emploie à réactiver.

²⁹ H.MESCHONNIC, *Ethique et politique du traduire*, Paris, Verdier, 2007, p. 38.

³⁰ *Ibidem*, p.35.

Tels sont, parmi d'autres, quelques arguments en faveur de la traductibilité. Faut-il pour autant suivre leur pente naturelle, et, durcissant le trait, professer une thèse *universaliste* qui serait l'exact opposé du *relativisme* de Sapir et Whorf ? On sait combien forte est cette tentation, qui confirme, une fois de plus, la puissance de cette fatalité théorique que G. Bachelard appelait " loi de la bipolarité des erreurs", et qui conduit très souvent la pensée, à peine s'est-elle libérée d'une erreur, à souscrire avec passion à l'erreur opposée.

On comprend donc que, de tous temps, on se soit employé à dégager des universaux linguistiques, voire à identifier une langue matricielle (originale ou à venir) - deux manières de conjurer la prétendue malédiction de Babel. Sur la question des langues matricielles (et supposées parfaites), nous nous sommes déjà expliqués dans le chapitre *Babel abolie* ; nous n'y reviendrons plus. Quant à la question des universaux linguistiques, nous ne l'évoquerons ici qu'en quelques mots. On comprend que l'hypothèse selon laquelle toutes les langues seraient construites sur un même patron constitue un programme de recherche passionnant pour la linguistique comparée. Du reste, le thème d'une grammaire universelle est très ancien . Au XII^e siècle déjà, Roger Bacon professait qu' "il n'y a qu'une seule et même grammaire, au fond, dans toutes les langues ; il n'est de variations qu'accidentelles" . Cette conviction, doublée de l'ambition théorique d'en décrire les principes, fut celle des grammairiens de Port-Royal, puis celle de Leibniz, et au XX^e siècle, celle de N. Chomsky et de sa " grammaire transformationnelle". Il ne nous appartient pas, faute de compétences spécifiques, de juger les résultats obtenus dans cette voie . Qu'il nous suffise d'évoquer l'appréciation prudente de Cl. Hagège qui estime encore très prématurée l'affirmation d'universaux linguistiques . Tout au plus peut-on dégager certaines " tendances" (qui s'entendent de règles confirmées dans environ 70 % des cas observables, étant entendu que le nombre de langues vraiment étudiées reste encore insuffisant pour en tirer des conclusions fiables)³¹.

Quant à G. Steiner, il reproche à ces tentatives d'osciller entre des modèles exagérément formels et des conclusions basées sur des statistiques les plus frustrées, de se limiter à des répertoires ouverts, tant sont nombreuses les exceptions aux lois dégagées, et aussi de proposer à l'universalisation des " structures profondes" qui ne sont souvent que les structures de surface de la langue pratiquée par l'auteur de la théorie ³². Finalement, on citera cette conclusion prudente, et en retrait sur ses affirmations antérieures, de Chomsky lui-même : "En fait, bien que l'on ait de fortes raisons de penser que les langues sont dans une grande mesure construites sur le même modèle, il n'y a guère de

³¹ Cl. HAGEGE, *Les universaux du langage*, in *Cahiers de l'Ecole des sciences philosophiques et religieuses*, n°3, 1988, p.49.

³² G.STEINER, *Après Babel, op.cit.*, p. 158-160.

raison de supposer que des procédures raisonnables de traduction soient possibles de façon générale"³³.

Voilà donc le débat relancé, une fois de plus.

Au moins la discussion à laquelle nous nous sommes livré devrait-elle avoir contribué à relativiser et dialectiser les deux thèses opposées de l'opacité absolue des langues (chacune produisant "son monde") ou de leur transparence cristalline (chacune étant indexée à l'horizon d'intelligibilité de la raison commune). La suite de cet ouvrage contribuera à approfondir la portée de cette dialectique et à en dégager le jeu qu'y développe la traduction.

Mais nous aurons déjà appris que l'"intraduisible", loin d'être une frontière fixe, une limite ultime, un point absolu de non-retour, est le ressort le plus intime du parler. On peut encore le montrer d'un double point de vue : linguistique et ontologique.

Au plan linguistique, c'est M. de Launay qui fait observer que dans toute langue et toute écriture se combinent deux forces opposées : la première qui s'appuie sur les codes et les conventions, qui sont inscrits dans les lexiques et les grammaires, la seconde qui déborde en permanence ces acquis, les bouscule et les subvertit par la puissance d'innovation du style.³⁴ Cet enchevêtrement de la sémantique et de la sémiotique (mais ces étiquettes sont elles mêmes relatives car E. Benvéniste leur fait jouer un rôle opposé ³⁵) marque l'identité dynamique des langues, au carrefour d'une énergie instituante et d'une inertie instituée.

Or c'est précisément cet équilibre très spécifique que la traduction met à mal; impossible pour elle de reproduire à l'identique le fragile équilibre atteint, dans la langue d'origine, entre ces deux axes. Non seulement les codes sont différents (dictionnaires et grammaires ne coïncident jamais), mais la portée même des écarts qu'on peut leur imprimer ou qu'ils peuvent tolérer n'est pas la même d'une rive à l'autre. D'autant que la distance entre elles n'est pas seulement géographique, mais historique : comme si la traversée devait s'opérer en un point situé plus en aval ou en amont, parfois de l'embouchure à la source ou l'inverse, contraignant le traducteur à une laborieuse "remontée" du courant historique ou à une périlleuse descente de ses "rapides".

On comprend que, dans ces conditions, toute reproduction à l'identique soit vouée à l'échec; le traducteur n'aura d'autres ressources que de tenter, à ses propres risques, un équilibre "équivalent" entre les axes sémantique et sémiotique de sa propre langue - négocier, à ses propres frais, un compromis

³³ N.CHOMSKY, *Aspects de la théorie syntaxique*, traduit par J.-Cl. Milner, Paris, Seuil, 1971, p. 49.

³⁴ M. de LAUNAY, *Qu'est-ce que traduire ? op.cit.*, p. 39 s.

³⁵ E. BENVENISTE, *La forme et le sens dans le langage*, in *Problèmes de linguistique générale*, t.II, Paris, Gallimard, p. 228 : " On peut transporter le sémantisme d'une langue dans celui d'une autre, "salva veritate"; c'est la possibilité de la traduction; mais on ne peut pas transposer le sémiotisme d'une langue dans celui d'une autre, c'est l'impossibilité de la traduction."

dynamique entre le confort des codes et l'audace des écarts. La traduction n'est donc pas impossible; elle est, pour les raisons qu'on a dites, risquée et toujours approximative.

Mais ces considérations linguistiques ne convaincront pas nécessairement; c'est que la question de l'intraduisible est-elle même surdéterminée par des choix ontologiques très profonds qu'il faut identifier et discuter si on espère opérer un changement de paradigme. Peut-être, comme le suggère, B. Cassin, tout ce débat est-il préstructuré par deux positions philosophiques inconciliables qu'on pourrait respectivement qualifier de " point de vue ontologique" et de point de vue " logologique" , distinction elle-même surdéterminée par l'opposition de l'"un" et du "multiple"³⁶. Pour le premier, il s'agirait toujours de partir de l'Être, du monde , des choses (et quand ces choses sont des idées, de la Raison) qui se caractériseraient par leur unicité. Il appartiendrait alors au langage - rebaptisé *Logos* (avec majuscule et en grec) - de dire ce monde dans son unité et sa vérité. On postule donc ici l'identité de principe entre le signifié et le référent, le sens et le monde et, bien entendu, on ne peut ensuite que déplorer la multiplicité empirique des signifiants, la diversité concrète des langues, toujours en défaut d'atteindre cette perfection. La langue est censée opérer comme dévoilement (de la vérité) de l'être, et sa valeur se mesure à la fidélité qu'elle témoigne à l'égard de cette donation historique. Bien entendu, seules certaines langues (le grec, l'allemand, ...) sont promises à un tel destin. On comprend que cette thèse penchera toujours sinon vers l'intraduisibilité absolue, du moins vers une stricte hiérarchie des langues et une grande méfiance à l'égard de la traduction, assimilée à un trafic de fausse monnaie.

A l'opposé, se faire valoir la thèse " logologique". On part cette fois de l'irréductible diversité des langues, de la joyeuse cacophonie des discours. On s'accommode de la multiplicité des mondes que ceux-ci font naître et on ne partage nulle fascination à l'égard de l'Être unique. Et s'il est encore question d'un monde commun, celui-ci est moins le résultat d'une donation originaire, que de la visée d'un horizon régulateur qui est " produit" par les échanges langagiers comme tout le reste. Mais il faut encore ajouter que, dans ce modèle, les hommes, loin d'être prisonniers de leurs idiomes, sont engagés dans une interaction et une invention permanentes ; on peut citer ici, avec une pointe d'ironie, W. von Humboldt, mobilisé tout-à-l'heure par les partisans de l'intraduisibilité : " l'homme surmonte et déborde sa langue ; il est davantage que ce qu'il peut exprimer en mots"³⁷.

Dans cette vue, plutôt que de se crispier frileusement sur une parole originaire, gage d'une identité ombrageuse, on laisse se féconder les langues et s'hybrider les mots au gré d'une pratique traductive généralisée. On joue le jeu du réseau

³⁶ B. CASSIN, *Le statut théorique de l'intraduisible*, op.cit.;, p.1000 s.

³⁷ W. von HUMBOLDT, *Fragments de monographie sur les Basques*, in *La langue, source de la nation*, traduit par P.Caussat, D.Adamski et M.crépon, Liège, Mardaga, 1996, p.433.

sémantique plutôt que celui du concept isolé, comme nous l'avons fait nous-même pour le mot " traduction", et on comprend que le sens n'est point un donné, un fait établi, mais un effet, le produit d'une dynamique historico-linguistique. " Il est question alors de "déterritorialisation" réciproque, pour parler comme Deleuze, de nomadisme, de métissage. Avec, à la clé, un agrandissement du monde commun ; Humboldt encore : " la diversité des langues est condition immédiate d'une croissance pour nous de la richesse du monde(...) de nouvelles manières de penser et de sentir s'offre à nous"³⁸.

A la réflexion, le choix n'est pas tellement entre ontologie et logologie (le monde et le langage sont toujours liés), mais entre l'un et le multiple . D'un côté un monde-langage unique (synonyme de sacré, de raison, de vérité, de puissance et porteur d'une dangereuse pureté qui signifie toujours exclusion). De l'autre côté, des versions multiples de mondes en puissance, l'impureté créatrice de discours mélangés. Mais sans témoigner pour autant de complaisance à l'égard de la dispersion comme telle, sinon le point de vue du multiple reviendrait à la juxtaposition d'unités singulières, l'addition de monades closes - ce qui ne nous affranchirait toujours pas de la première thèse . Nous dirons donc : ou l'unité (et sa variante, la juxtaposition des unités), ou la dialectique de l'un et du multiple (qui dit à la fois la diffraction inévitable de l'un, et la tension du multiple vers une impossible et pourtant nécessaire unité).

Alors, traduisible ou intraduisible ?

Humboldt consacra quinze années de sa vie, paraît-il, à traduire l'*Agamemnon* d'Eschyle. Ce qui ne l'empêcha pas de débiter sa Préface par ces mots : " Un tel poème est intraduisible" (*unübersetzbar*)... et de déclarer, une page plus loin " cela ne doit pourtant pas nous dissuader de traduire"³⁹.

Dans ces conditions, l'intraduisible, c'est, comme l'écrit B. Cassin, ce qu'on n'arrête pas de (ne pas) traduire ⁴⁰.

A l'instar de la " catastrophe" de Babel, l'intraduisible est la chance et non la malédiction de la traduction. Il est le signe de ce que, dans le discours, quelque chose " résiste", et donc innove ; il annonce une parole, et pas seulement la communication d'une information. "Dans la traduction, on doit parvenir jusqu'à l'intraduisible", écrivait Goethe⁴¹. Mieux même : d'une certaine façon , la traduction ne commence qu'avec la conscience de l'intraduisible; avant cela il n'y a que transposition spontanée, substitution non problématique, tranquille déroulement du cercle herméneutique de la connivence linguistique et culturelle.

De ce point de vue, on peut soutenir, sans provocation, que l'intraduisible est la condition de possibilité de la traduction; mais aussi sa condition d'impossibilité et donc l'assurance de son échec - ce qui, à tout prendre, est la meilleure garantie

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ W. von HUMBOLDT, *Sur le caractère national des langues, op. cit.*, p.33 et 35.

⁴⁰ B. CASSIN, *Le statut théorique de l'intraduisible, op.cit.*,p.999.

⁴¹ Cité par A.BERMAN, *L'épreuve de l'étranger, op.cit.*,p.97.

de sa poursuite. Car si la traduction devait réussir totalement, le spectre de la langue unique referait surface et les tours, à nouveau vacilleraient...

Au fait, comment dit-on " intraduisible" en swahili ? et en quetchua ? et en grec ancien ?